

de même. Pendant ce temps, les petits, les humbles, ceux à qui les grands espoirs sont fermés, se bornent à désirer un arpent de terre de plus pour arrondir le domaine, cette vigne, ce bois, ce pré, cette maisonnette plus blanche sur la colline plus ensoleillée. *Parvos parva decent.*

Mais les uns et les autres, les uns comme les autres, trouvent prétexte, dans les perspectives quelles qu'elles soient des lendemains meilleurs, de honnir la mort. La mort, c'est la rivale, c'est l'ennemie. Il y a sur ce point, entre eux tous, unanimité de sentiments et de langage. Ils ressemblent trait pour trait à ces Hébreux qui, sortis d'Égypte et cheminant vers la terre promise à travers les longues et laborieuses étapes du désert, n'avaient aucune hâte que la traversée prît fin. De la manne et des cailles! avec cela on est heureux. *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*¹.

Le prêtre est providentiellement envoyé à ces sublieux, à ces inintelligents, pour leur dire et redire qu'ils se trompent.

Vous cherchez à vous leurrer vous-mêmes, vous prétendez vous éterniser sur terre, quand tout vous crie qu'il n'y a pour vous aucune sécurité ni stabilité définitive ici-bas. *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium*²? *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

¹ Psalm. cv, 24. — ² Psalm. iv, 3.

Le prêtre commente cette parole de Notre-Seigneur dans les Évangiles, qui contient à elle toute seule la formule pleine de notre destinée comme de la sienne : *Exivi a Patre, et veni in mundum; iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem*¹. Je suis sorti du Père; c'est le point de départ. Je suis venu dans le monde; c'est la vie voyageuse d'ici-bas, à qui il suffit d'être commencée pour qu'elle touche presque à son terme. Je quitte le monde et je retourne à mon Père; c'est le point d'arrivée, c'est la rentrée sublime et douce de toute créature dans le sein mystérieux du Créateur.

Le prêtre explique cet article du *Credo* que soir et matin dans leur prière, chaque dimanche à l'église, les fidèles murmurent ou chantent : *Expecto vitam venturi seculi*. Il fait remarquer qu'il n'est pas dit seulement : *Je crois*, mais : *J'attends*. Attendre suppose l'estime et le désir d'un bien tenu pour incontestable; donc, par voie de conséquence, le détachement sincère, le détachement facile de tout ce qui n'est pas ce bien préférable et préféré.

En d'autres termes, au nom de sa mission officielle, le prêtre enseigne cette grande vérité que la vie présente n'est qu'une étape rapidement fournie vers la vie éternelle, et qu'il ne s'y faut point établir comme dans une demeure définitive, ni s'y attacher, ni s'y complaire.

¹ Joan. xvi, 28.

Or il n'est point rare que, tandis qu'il tient ce langage, lui-même soit atteint du mal qu'il prétend combattre et détruire chez ses frères.

Il y a des prêtres vulgairement attachés à la vie terrestre, tout comme les gens du monde. Pour eux aussi, les motifs de cet attachement varient et se diversifient suivant les situations. Celui-ci, presque au début de sa carrière, a porté très haut ses visées et ses espérances. Il s'est dit : *Quo non ascendam?* Et dans la poursuite ardente de son rêve, ce qu'il lui faut avant tout c'est la perspective d'une existence prolongée qui lui laisse le temps d'y atteindre. Celui-là, moins ambitieux par tempérament ou parce que sa médiocrité le lui défend, convoite une existence simplement honorée, aisée et tranquille. L'un et l'autre attendent, non point le *vitam venturi seculi* qu'ils prêchent, mais, dès ici-bas, le plus de satisfaction possible. Et quand ils y sont parvenus, ou quand ils sont en voie d'y parvenir, rien ne les saurait plus soulever vers les hauteurs saintes de leurs vrais destins.

Ayons le courage de tout dire, de scruter le pourquoi et le comment de ce désolant phénomène.

Pour la plupart, nous, prêtres de France, engagés dans le clergé séculier et le ministère paroissial, nous avons des origines modestes. Nous appartenons à des familles de cultivateurs ou d'artisans, pour qui la vie est besogneuse. A cela, certes, nul inconvénient. Jésus-Christ

n'a point choisi ses premiers apôtres parmi les privilégiés de la naissance, de la fortune ou du savoir. Ce serait de notre part une impardonnable faiblesse que de nous sentir humiliés par notre condition native. Nous ne péchons pas trop en général de ce côté et par ce défaut. Mais où nos torts commencent, le voici. Notre enfance, notre jeunesse, ont connu la gêne, les privations de tout bien-être matériel et de tout agrément des relations flatteuses. A la maison du père et de la mère, lorsque nous étions petits, nous avons eu le strict nécessaire, comme nos frères, comme nos sœurs; rien de plus. Devenus adolescents et jeunes hommes, quand nous rentrions du petit séminaire d'abord, du grand séminaire ensuite, dans notre famille, à l'époque des vacances, il nous fallait constater que la table, le logement, le détail et l'ensemble des choses de la vie quotidienne ne valait pas même le très humble confortable de la maison d'éducation du diocèse.

Et tout cela était austère. Tout cela jetait sur nos quinze, ou dix-huit, ou vingt ans, une souffrance moitié physique moitié morale, à laquelle il nous tardait instinctivement d'échapper.

A vingt-cinq ans l'ordination sacerdotale, couronnant les étapes jusque-là parcourues, nous a tout d'un coup ouvert une situation meilleure. Il s'est fait presque du jour au lendemain une transformation très avantageuse, très appréciable dans notre condition matérielle. Un bien-

être relatif nous a été offert. Quelle que soit l'insuffisance, disons la pénurie de la très grande majorité des existences sacerdotales dans notre pays, à la campagne surtout, il n'en demeure pas moins que le présent pour le prêtre de trente ans est préférable au passé. Et l'avenir, il l'espère fermement, ne manquera pas de compléter ce qui manque, d'adoucir ce qui reste pénible et dur.

Eh bien! *flens dico*, et je ne me livre là à aucune déclamation, il n'en faut pas davantage pour nous faire prendre goût à la vie de la plus étrange façon. Satisfaits de l'amélioration déjà réalisée, convaincus que nous en réaliserons d'autres, nous goûtons volontiers le plaisir de vivre, comme on le fait partout autour de nous.

Sans le répéter textuellement, nous tenons le langage du personnage de l'Évangile : *Dicam animæ meæ : Anima, habes multa bona posita in plurimos annos..., requiesce, comede, bibe, epulare... Dixit autem illi Deus : Stulte, hac nocte, animam tuam repetunt a te*¹. Me voilà vicaire dans telle ou telle paroisse de ville très convenable; me voilà curé dans un beau poste; j'ai des ressources pécuniaires passables, j'ai des relations agréables et qui m'honorent; je jouis de la considération de mes confrères et de l'autorité administrative... *Requiesce, comede, bibe, epulare*. C'en est fini cette fois de la sévé-

¹ Luc. xii, 19.

rité, de la dureté des débuts de la vie. *Stulte!* crie la conscience, écho de la voix même de Dieu, au milieu de cet optimisme d'emprunt, provoqué par ce qui ne devrait être dans la vie sacerdotale qu'une quantité négligeable, et qui a pris les proportions d'un intérêt majeur et d'un très grand événement.

Le prêtre qui en est là s'oublie peu à peu, jusqu'à manquer, au milieu des gens du monde auxquels il a affaire, de la plus élémentaire tenue. On l'entend parler volontiers, comme ceux et celles qu'il fréquente, soit par une concession inqualifiable à leurs propos, soit qu'il pense lui-même, à son tour, comme eux. On l'entend dire par exemple, au salon, à l'atelier, dans la maison bourgeoise, chez le paysan : « Vivre le plus longtemps et le mieux possible! Quand on est mort, c'est pour longtemps! Le ciel sans doute, mais pas encore, le plus tard qu'il se pourra! L'éternité est longue, nous y arriverons toujours assez tôt! »

Stulte! Et de ces mêmes lèvres qui ont ainsi badiné sur le plus auguste enseignement de la foi, ce prêtre, ce vicaire, ce curé, au confessionnal parlera du détachement de la vie, en chaire prêchera sur le désir du ciel, sans remarquer et sans comprendre que de tous côtés on lui répond : *Medice, cura teipsum*¹.

¹ Luc. iv, 23.

III

Penser plus habituellement à la mort que les gens du monde, se détacher plus aisément qu'eux par avance de la vie et de ses biens, sera-ce, pour le prêtre, le dernier mot de l'intelligence de ses devoirs sur le point capital qui fait l'objet de notre méditation ?

Il s'en faut de beaucoup. Ce qui nous reste à dire importe plus que tout le reste. Le voici.

Jésus-Christ, à n'en pas douter, s'est fait de la mort une idée, une théorie. Et l'idée qu'il s'en est faite, incontestablement est la meilleure, la plus vraie, la plus juste, la plus sainte, celle qui se propose d'office et s'impose à notre imitation. Nous sommes prêtres, ne l'oublions jamais, pour ressembler le plus possible au Christ : *Conformes fieri imaginis Filii sui*.

Le nom de Jésus-Christ veut dire Sauveur. Du sein de l'éternité, le salut du monde que ne pouvaient produire les rédemptions humaines, les sacrifices vulgaires, s'est opéré par l'oblation future du Christ. *Holocaustomata non tibi placuerunt; tunc dixi: ecce venio*¹. Le Christ rédempteur, le Christ médiateur, s'est absolument

¹ Hebr. x, 6.

soumis à toutes les exigences de la justice divine, y compris la nécessité de mourir. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis*¹. Jésus-Christ a aimé d'amour les volontés de son Père à son égard, et parce que sa mort, et sa mort sur la croix, était le complément de ces volontés augustes, il a voulu mourir. Nous mourons, nous, parce que nous sommes nés. Lui, Jésus, Il est né tout exprès pour mourir et pour consommer par là son œuvre rédemptrice. Du même regard il a embrassé tous les détails de son immolation de trente-trois années, et l'immolation finale qui s'y ajoutait : le Calvaire. A la valeur partielle de chacune de ses oblations successives, le long de sa vie, il a constamment ajouté la valeur de son oblation suprême sur la croix. Incessamment il alliait au sacrifice du jour le sacrifice du soir.

Les premiers oratoriens du xvii^e siècle, en France, ces contemplateurs et ces amis de Jésus, des états de Jésus, ont sur ce point des vues et des doctrines magnifiques. Écoutez ce que dit l'un d'eux, Thomassin, qu'on pourrait appeler le théologien de l'Incarnation. Dans le livre de ce traité incomparable qui a pour titre : *De Christo sacerdote*, il s'exprime ainsi : *Verbum Deus, vitæ ubertate omnimodo abundabat, sed mortis inops, ad hanc mendicandam, homo conceptus natusque est*². C'est ce que nous venons de dire.

¹ Philip. II, 6. — ² Lib. X, cap. VIII.

Jésus est né pour mourir. De savoir qu'en mourant il accomplissait sa vocation de Sauveur et les volontés de son Père lui emplissait l'âme d'un saint enthousiasme. Il ne s'acheminait point vers la mort à regret et en détournant la tête. Il s'y avançait en triomphateur, le front haut, le regard ferme, le cœur serein. Thomassin l'affirme encore : *Gratissimum erat jam inde a conceptus exordio, non diu vivere, sed mori, Deo Patri impendi et superimpendi. Stillatim mori et immolari, ac diutius suo sacrificio oblectari et Deum oblectare.*

Telles étaient les dispositions de Jésus en face de la mort. En un sens, il la subissait, puisqu'elle s'imposait de par la volonté dominatrice et souveraine de son Père. Mais il transfigurait si absolument cette nécessité même, par la spontanéité propre et la pleine liberté qu'il apportait à s'y soumettre, que pour lui les mots de subir et d'obéir n'étaient plus exacts. Il faisait sienne la volonté de Dieu, non point une fois en passant, sous une inspiration de générosité plus entraînante, mais partout, mais toujours, mais du premier au dernier souffle, mais de la crèche à la Croix !

Il lui arrivait, à certains jours, de laisser transparaître quelque chose de ses sentiments et de ses idées les plus intimes. Il entraît avec ses disciples en des commencements de confiance touchante. Il leur disait sur le ton d'une joie austère : « Voici que nous montons à Jérusalem...

Le Fils de l'homme y sera livré à ses ennemis, conquis, flagellé, crucifié¹. » Ils ne comprenaient pas. Dans leur grossière et vaniteuse persuasion que le Messie marchait et les conduisait à un triomphe politique et national, ils ne cherchaient même pas à comprendre. *Nihi horum intellexerunt.* Il leur disait encore : « J'ai un baptême dont je dois être baptisé, ... qu'il me tarde que l'heure en soit venue² ! » Ils continuaient à ne rien saisir. Et Jésus en face de cette inintelligence affligeante se taisait, gardant pour lui tout seul son beau secret de vaillance dans la proximité imminente de son martyre.

Et quand ce fut l'heure, ou presque l'heure de consommer son œuvre par sa mort, il put tenir ce royal langage : *Nemo tollit animam meam a me, sed pono eam a meipso*³. Je vais mourir. Je déclare que la mort ne m'est imposée par personne. Personne ne me dépouille violemment et par force de la vie. C'est moi qui, dans la plénitude de mon adhésion à la volonté de mon Père, m'en dépouille moi-même. *Pono animam meam a meipso.*

Et ne semble-t-il pas que de sa croix où il est cloué, au moment où les derniers souffles de sa poitrine, les derniers battements de son cœur sont comptés, ne semble-t-il pas qu'il redise cette parole suggestive entre toutes : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci,*

¹ Matth. xx, 18. — ² Luc. xii, 50. — ³ Joan. x, 18.

*ita et vos faciatis*¹? Ce n'est point, ce ne peut point être seulement à l'occasion de l'incident du lavement des pieds à la dernière cène, que le Christ a accredité la valeur de son exemple. L'affirmation est trop vaste, trop compréhensive, pour se borner à cette condescendance, si touchante soit-elle. Jésus a donné l'exemple achevé de tout ce qu'il faut être et de tout ce qu'il faut faire dans la vie et dans la mort. *Ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Et la question est de savoir où nous en sommes de l'intelligence de ces choses, où nous en sommes de leur application.

O Christ, qui avez par votre liberté sublime transfiguré la mort, lorsque je parle à mes frères de votre enseignement sur ce point et de votre exemple, ou bien lorsque je les médite pour mon propre compte dans le silence de mon âme, je sens, je sais, je vois que là est la vérité; que mourir comme vous, c'est l'idéal du chrétien, et surtout l'idéal du prêtre; que le prêtre, victime comme vous pour le salut du monde, réalisera d'autant mieux sa vocation sainte, qu'il acceptera plus volontiers tout le long de sa vie la perspective de sa mort, augmentant et relevant comme vous chacune des immolations partielles qui se succèdent, par la valeur entrevue et aimée du sacrifice final. De toute la sincérité de mon désir, je veux pour ma vocation bénie cette di-

¹ Joan. XIII, 15.

gnité et cette fécondité. Je veux vous ressembler à l'heure suprême, après avoir essayé de vous ressembler à travers mon existence tout entière. Mais je crains que le trouble des souffrances finales, de l'agonie tyrannique, ne me laisse pas la possession de moi dont j'aurai besoin. Je crains de manquer de la liberté calme et sereine qui me serait nécessaire. Et alors, voici ce que je fais, ô Jésus. Pour vous imiter par avance, pour être digne de vous, pour couronner mon sacerdoce de sa meilleure efficacité, dès maintenant, sans plus attendre, du milieu de ma jeunesse et de ma force, j'accepte de mourir. *Pono animam meam a meipso.*

Mes frères bien-aimés, croyez-vous qu'un prêtre qui chaque matin après la messe, à son action de grâces, en baisant tendrement son crucifix, renouvellerait cet acte d'immolation anticipée, souscrirait de son plein gré à la mort, n'aurait pas de ce seul chef un incomparable élément de vie surnaturelle, d'esprit évangélique et de sainteté? Essayez. Prenez la résolution d'essayer.